

Cl. M. FAIK-NZUJI, Le Dit des signes. Répertoire de symboles graphiques dans les cultures et les arts africains. Hull, Musée canadien des Civilisations, 1996, 211 p., illustr., tabl., gloss., index.

Lomomba Emongo

Afrique revisitée

Volume 22, numéro 1, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015529ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015529ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Emongo, L. (1998). Compte rendu de [Cl. M. FAIK-NZUJI, Le Dit des signes. Répertoire de symboles graphiques dans les cultures et les arts africains. Hull, Musée canadien des Civilisations, 1996, 211 p., illustr., tabl., gloss., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 22 (1), 198–199. <https://doi.org/10.7202/015529ar>

— dits ethniques — grâce au regard croisé des anthropologues, archéologues et historiens de l'art dont la complémentarité est rarement aussi bien sollicitée. Elle a surtout fait éclater la dimension de discontinuité, entretenue dans les musées, entre l'objet, son histoire et son milieu par la présence de la conscience historique ici valorisée.

Le livre témoigne qu'il est possible d'écrire l'histoire culturelle luba à partir des vues d'en dedans (p. 191, 194) mais dans une conceptualisation convergente. Vansina relève subtilement que les historiens omettent de questionner en profondeur les œuvres d'art, notamment en Afrique ; Mudimbe nous invite à voir au-delà de l'anthropos-logie — la narration au second degré du « système symbolique » luba —, l'existence et l'identité créatrices luba qui s'assument historiquement dans une interprétation toujours active, stimulant l'agonisme ou la tension permanente entre l'être Luba et l'idée luba.

Tshikala K. Biaya

Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA)

Avenue Cheikh Anta Diop, Angle Canal IV

B. P. 3304 Dakar

Sénégal

Cl. M. FAÏK-NZUJI, *Le Dit des signes. Répertoire de symboles graphiques dans les cultures et les arts africains*. Hull, Musée canadien des Civilisations, 1996, 211 p., illustr., tabl., gloss., index.

Voici un livre qu'on devrait lire religieusement. En effet, comme les signes qu'il contient, il dit ce qu'il ne dit pas. Il faut, ici, écouter et apprendre humblement. Ce livre impose le silence à toute prétention de connaissance scientifique préétablie, pour devenir lui-même ce savoir discret que ne procure que l'initiation ! Lire, ici, est un acte religieux qui touche au sacré et au supérieur...

Le livre de madame Faïk-Nzujî séduit à plus d'un titre. Et d'abord par son titre. Les signes, on vient de le dire, disent en silence et non pas dans le tapage de certaines prétentions de connaissance. Le savoir qu'enseignent les signes s'exprime sous forme de médiation plus que d'interprétations ou de commentaires savants. Silencieux, le savoir des signes rejoint l'être de l'homme qui apprend et lui parle de l'être des choses, toutes, de ce tout qui tisse la fraternité universelle de toutes les choses. On n'est d'ailleurs pas déçu, en ouvrant le livre de Faïk-Nzujî, car l'auteur ne se risque à interpréter ou à expliquer qu'avec circonspection. Pour celui qui sait se taire et méditer, la présentation des signes silencieux dans cet ouvrage ne peut être qu'une source de satisfaction, un appel à la méditation.

Faïk-Nzujî séduit également par l'effort méthodologique sans précédent pour un thème aussi vaste dans l'espace et le temps, aussi secret par nature, aussi diversifié morphologiquement et sémantiquement. Il est vrai qu'on aurait aimé être informé, au-dessus de chaque page, de la lettre alphabétique sous laquelle on se trouve (un peu comme dans un dictionnaire classique), mais cette lacune est vite comblée par le tableau synoptique et par l'index alphabétique (qui ferait mieux d'être placé au début pour en faciliter la consultation). Au demeurant, que Faïk-Nzujî se fasse fort de restituer autant que possible les appellations d'origine de la plupart des signes présents témoigne du respect et de la reconnaissance de l'auteur pour et envers ceux dont elle sert, en fait, de voie de diffusion, à savoir les peuples d'Afrique.

Il n'empêche, l'auteur ne paraît pas toujours aller aussi loin qu'elle pouvait et aurait dû. Ainsi le titre lui-même laisse en suspens des interrogations qu'on ne peut que se poser : les symboles feraient-ils partie des signes, puisque ce sont ceux-ci qui sont mis en exergue ? Quelle est la pertinence de la distinction faite implicitement entre les cultures et les arts africains en matière de symboles ou de signes ? Or, on ne trouve nulle part un début de réponse à ces questions (et à d'autres non relevées ici)... On gagnerait sans aucun doute à expliciter un peu le choix de l'auteur qui, lui, ne devrait aucunement relever du silence et de la méditation des signes présentés. À cet effet, il ne serait pas superflu de tenir compte de l'articulation réciproque des signes et des symboles : en effet, on peut avancer que les signes symbolisent au moins autant que les symboles signifient, font signe. Ils seraient ainsi des lieux de représentation, de médiation graphique et plus, des lieux de captation et de rayonnement de ce qui se dit dans le silence. Il me semble que l'auteur aurait dû dépasser, dans une préface ou dans une postface, le seul graphisme et souligner de la sorte l'ouverture principielle des signes-symboles comme voies de la connaissance, de l'élévation spirituelle, de la communion recherchée avec la totalité du réel, etc.

Dans le même ordre d'idées, on a fort envie de demander à Faïk-Nzuji quelque éclaircissement sur des expressions telles que « âme » (p. 21 et *passim*), « être suprême » (p. 35, 51 et *passim*). Le fait d'avoir sans doute emprunté ces expressions à d'autres auteurs ne justifie pas qu'on les reçoive comme argent comptant. Il est temps en effet qu'on apprenne à distinguer, dans les études africanistes, l'influence du christianisme (notamment), ce qui ne veut pas dire qu'il ne pourrait y avoir des analogies (il y en a même beaucoup) entre le christianisme et le « bantouisme » (notamment). De là à affirmer l'âme et l'être suprême comme tels et comme lieux culturels noirs africains, il y a un pas qu'il ne me semble pas évident de franchir aussi allègrement qu'on l'a si souvent fait!

Enfin, tout en recommandant instamment le livre de Faïk-Nzuji, je ne peux m'empêcher de déplorer l'absence, une fois de plus dans ce genre d'ouvrages, de l'hommage mérité aux vrais auteurs des signes présentés. Ces auteurs sont certes anonymes, mais il me semble qu'un livre comme celui-ci devrait s'installer autant que possible dans la logique de la destination initiale de son objet, à savoir la connaissance des hommes, des choses, du monde, du cosmos, de tout ce qui se laisse connaître y compris le silence hiératique devant Celui que tout nomme de fait mais qu'aucun nom ne suffit à cerner! Un livre comme celui-ci aurait dû se mettre en marge de la seule perspective universitaire ou scientifique (selon le canon universitaire, démonstratif) pour s'inscrire au moins partiellement dans la perspective de la différence inéliminable de cet autre canon dont la tradition, mieux, les traditions sont les auteurs anonymes (ni genre universitaire ni genre démonstratif). Un tel hommage à ceux que j'appelle les vrais auteurs serait une manière éclatante de reconnaître et de valoriser la contribution des peuples d'Afrique noire à l'intelligence humaine des choses et à la civilisation de l'universel, c'est-à-dire la place de l'Afrique noire au carrefour des modèles et des mondes qui suscitent et sous-tendent cette intelligence humaine des choses ainsi que la civilisation de l'universel.

Lomomba Emongo
Institut interculturel de Montréal
4917, rue Saint-Urbain
Montréal
Québec H2T 2W1
